



ÉDUCATION.



DES USAGES.

(LE DEUIL.)

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

Je voudrais bien être déjà sortie de ce triste sujet que j'ai abordé; mais comme peut-être mes paroles vous seront de quelque enseignement, et qu'avant tout, mesdemoiselles, je cherche à vous être utile, je continue courageusement ma tâche.

Quelle est la durée de chaque deuil? Rien de plus difficile que de répondre à cette question si simple en apparence. Chaque contrée, chaque ville a ses usages, auxquels vous devez pieusement vous soumettre : vous pouvez aller au delà et obéir ainsi aux respectueuses tristesses de votre cœur; mais faire moins serait une inconvenance insultante pour la mémoire du défunt et un manque d'égards pour les habitudes du pays que vous habitez. Voici la durée des deuils à Paris :

Pour un mari, un an et six semaines

Pour père et mère, six mois;

Pour un aïeul, quatre mois et demi;

Pour frère et sœur, deux mois;

Pour oncle et tante, trois semaines;

Pour cousin germain, quinze jours;

Pour oncle à la mode de Bretagne, onze jours;

Pour cousin issu de germain, huit jours.

Les premiers mois, le deuil se porte tout en laine; la façon et les ornements doivent être très-simples. Les manches se font justes, avec manchettes et col en crêpe lisse soutaché, ou, ce qui est mieux, ruché de tulle gaufré. Pour coiffure, chapeau de cachemire ou capote de crêpe avec un voile de crêpe lisse tombant plus bas que le voile ordinaire. Châle de cachemire uni ou mantelet pareil à la robe. L'écharpe, dans les premiers temps, serait peu convenable.

Pour la seconde période du deuil, vêtements de laine, mais la robe de cachemire noire souffre des ornements de soie; la dentelle noire est admise; au châle en cachemire on peut substituer l'écharpe ou le mantelet

en barége. Enfin, l'usage ne blâme même point la soie simple ou avec ornements de jais ou de crêpe.

Pour le demi-deuil, la soie, les taffetas gris, les baréges de même nuance, les bonnets de dentelle, les garnitures ruchées, les manches blanches et même les chapeaux de paille avec garniture grise ou violette. Les fleurs de demi-deuil sont la scabieuse, la violette, l'héliotrope, le lilas, etc., etc.

Voilà les usages de Paris; je vous les indique, mais ne les suivez, je vous le répète, qu'autant qu'ils seront d'accord avec ceux du pays où réside votre famille.

La couleur noire vous paraît, mesdemoiselles, celle qui témoigne et marque le mieux la tristesse et la douleur; cependant tous les peuples n'ont pas pensé ainsi. En Turquie, le deuil est bleu ou violet; jaune en Égypte, gris en Éthiopie, blanc en Chine; et chacun de ces peuples, pour le choix de ses couleurs funèbres, sait trouver des raisons plus ou moins solides ou plus ou moins spécieuses. Le blanc n'est-il pas l'emblème de la pureté de l'âme qui s'est envolée? Le jaune ou feuille-morte ne rappelle-t-il pas la fragilité de la vie et des espérances de l'homme? Le bleu ne fait-il pas songer au ciel, à ce séjour de pardon et de paix, où les âmes des justes doivent se rencontrer?

Pour la perte de grands parents, je vous engage beaucoup à donner le deuil à vos domestiques. Il faut, autant que possible, les habituer à se considérer un peu comme étant de votre maison. A ce sujet, jetez, je vous prie, un regard sur l'article que j'ai consacré aux domestiques, dans le sixième volume de cet ouvrage¹. Vêtus de noir et honorés à leurs propres yeux par la part que vous leur accordez dans votre malheur, ils se souviendront qu'une sorte de silence tout religieux doit régner dans la demeure que la mort a visitée; ils respecteront mieux votre douleur et seront naturellement portés à vous servir avec une plus entière déférence.

Je vous ai déjà parlé des visites que vous devez rendre aux personnes qui ont perdu un être qui leur était cher: peut-être aurais-je pu insister davantage et vous donner quelques notions générales sur le maintien que vous deviez tenir dans ces difficiles circonstances. Mais il y a des enseignements que le cœur donne et que lui seul peut donner. Soyez vraie, simple, sans fausse sensibilité, et n'ayez pas sur les lèvres toutes ces banales formules de condoléance qui font tant de mal à ceux qui souffrent

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, vol. 6, page 193.

véritablement. Que votre main soit douce et légère pour le chagrin que vous cherchez à consoler. Toutes les natures sentent, vous le savez, d'une façon qui leur est propre; ayez donc le tact et l'esprit du cœur. Quel conseil pourrais-je vous donner à ce sujet? Il est des personnes qui gardent, silencieuses et presque farouches, leur désespoir tout entier; d'autres, au contraire, s'épanchent et éprouvent une satisfaction amère à répéter le nom de celui qu'elles pleurent. Observez ces nuances, soit pour respecter le silence de la tristesse, soit pour vous unir à ses plaintes lamentables.

Mais il est temps que je m'arrête et que je laisse vos jeunes et beaux regards, mesdemoiselles, se reporter sur des sujets moins tristes, sur de plus doux horizons.

M^{me} DE WATTEVILLE.



BEAUX-ARTS. — BIOGRAPHIE.



BEETHOVEN.

A part un voyage de courte durée qu'il fit à Berlin, Beethoven passa sa vie entre Vienne et sa banlieue. Il vint dans cette ville en 1792, à l'âge de vingt-deux ans, pour y achever ses études musicales sous la direction de Haydn.

Né à Bonn, le 17 décembre 1770, il avait commencé la musique avec son père, Théodore Van Beethoven, ténor au service de l'électeur de Cologne, et avait été confié ensuite aux soins de Van der Eden, puis, à la mort de celui-ci, à ceux de Neefe, organiste de talent.

Il se créa tout d'abord à Vienne une réputation de pianiste et d'improvisateur. Sa rivalité avec un nommé Woelfl donna lieu à des séances fort intéressantes pour les amateurs de musique. « Sous le rapport de l'habileté mécanique, écrit un témoin de ces luttes, il eût été difficile de décider entre les deux rivaux. Woelfl avait des mains d'une grandeur prodigieuse; il atteignait des dixièmes aussi facilement que d'autres peuvent embrasser des octaves... Dans la fantaisie, Beethoven annonçait déjà son penchant au genre sombre et mystérieux. Son harmonie était d'une ampleur et d'une puissance merveilles. Il forçait son instrument à rendre des sons étranges... »

Beethoven ne fit pas longtemps bon ménage avec Haydn. Le calme de celui-ci donnait exclusion à la fougue de l'autre, et réciproquement. Haydn, à ce qu'il paraît, ne prenait pas toujours la peine de corriger les fautes de son élève. Beethoven s'en aperçut et s'éloigna avec colère de son maître. Il étudia alors sous celui qu'on a appelé un contre-point à face humaine, Albrechtsberger. Salieri dirigea ensuite ses études de musique lyrique.

Il avait vingt-quatre ans quand il publia les trios pour piano, violon et violoncelle, considérés par lui comme son œuvre premier. Bientôt se succéda, presque sans interruption, cette série de compositions admirables, sonates pour pianos, trios, quatuors, symphonies, etc., d'une conception si large et si profonde, d'une originalité si puissante, qu'à l'heure actuelle nombre de ces ouvrages sont encore des espèces d'énigmes musicales pour beaucoup d'artistes et d'amateurs.

Toutefois, Beethoven fut, de son temps, apprécié, compris, admiré. Sa vie s'écoula, en quelque sorte, au milieu de l'aristocratie viennoise. Le prince Lichnowski le logea dans son hôtel, à Vienne. Il fit en outre partie de la maison des Lobkowitz, des Brown, des Brunswick, des Erdody, des Thun. Quatre princes se réunirent pour lui faire une pension et le conserver à l'Autriche, quand Jérôme Bonaparte, nommé roi de Westphalie, désira l'avoir pour maître de chapelle et lui fit faire des offres magnifiques. L'archiduc Rodolphe, son élève, qui le traitait avec la plus grande considération, le présenta aux grands personnages du Congrès de Vienne. Il fut encore présenté à l'empereur Alexandre et à l'impératrice Elisabeth par l'ambassadeur de Russie à Vienne, le comte Rasoumowski.

En dépit de cette estime et de cette admiration, Beethoven n'en eut pas moins, Mesdemoiselles, une existence misérable. Chose triste à dire, sans doute, bien qu'il soit permis de douter que Beethoven plus heureux eût été aussi grand, aussi profondément mélancolique, aussi humain, aussi universel qu'il l'est dans ses étonnantes et audacieuses conceptions : les hommes de génie, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, naissent pour l'éducation et le développement des autres hommes, et non pour eux-mêmes.

Les souffrances qui devinrent, pour ainsi dire, une atmosphère où ce grand homme ne cessa plus de respirer, eurent deux sources principales, dont l'une, bien connue, fut sa surdité. Dès 1797, il avait senti un affaiblissement dans l'organe de l'ouïe. Trois ans plus tard, en 1800, le mal prit un caractère vraiment grave. Le désespoir dans lequel il tomba, en voyant l'infirmité résister à tous les remèdes, et même faire chaque jour

des progrès, est au-dessus de toute expression. Le testament qu'il écrivit à cette époque en faveur de ses deux frères constate qu'il fut près, plusieurs fois, d'attenter à sa vie. « L'art m'a retenu, écrit-il dans une lettre; il me semblait impossible de quitter le monde avant d'avoir produit tout ce que je sentais devoir produire. C'est ainsi que je continuai cette vie misérable, oh ! bien misérable, avec une organisation si nerveuse, qu'un rien peut me faire passer de l'état le plus heureux à l'état le plus pénible. » Où trouver des images capables de donner une idée approximative de ce que cet homme devait souffrir quand, malgré sa surdité croissante, voulant conduire lui-même l'orchestre qui exécutait un de ses ouvrages, et battant la mesure à contre-temps, il voyait les musiciens s'arrêter et le prévenir qu'il leur était impossible de continuer ainsi ? Incessamment poursuivi par la crainte de passer pour sourd, il devint d'une irritabilité extrême, s'éloigna peu à peu du monde, jusqu'au jour où il s'enferma dans une entière solitude.

L'autre cause qui troubla profondément la vie de Beethoven et lui occasionna des chagrins non moins amers fut un neveu, fils de son frère Charles, caissier à la Banque d'Autriche. Ce frère lui avait légué par testament la tutelle de son fils mineur, que la mère lui disputa par un procès qui ne dura pas moins de quatre ans. Beethoven, avec cette passion qu'il apportait en toutes choses, mit de côté la composition pour ne plus vivre qu'avec les gens d'affaires, pour se plonger lui-même dans les livres de droit et rédiger des mémoires. Enfin, il l'emporta.

Dans l'intention de prendre ce neveu avec lui et de veiller sur son éducation, il essaya d'organiser un ménage. On a retrouvé dans ses papiers cette étrange consultation culinaire, adressée par écrit à un voisin :

1° Que donne-t-on à manger à deux domestiques, soir et matin ; quantité et qualité ?

2° Combien de fois leur donne-t-on du rôti ?

3° Leur ordinaire, les domestiques l'ont-ils en commun avec les maîtres, ou bien peuvent-ils se cuisiner autre chose ?

4° Combien compte-t-on de livres de viande pour trois personnes ?

On a accusé Beethoven d'avarice : cette accusation est toute gratuite. Il ne tint à l'argent que du jour où l'existence de son neveu fut devenue la sienne. Il n'était préoccupé que de l'avenir du jeune homme qui portait son nom. Ce neveu empoisonna les dix dernières années de sa vie. Beethoven pensa devenir fou le jour où l'Université de Vienne expulsa de son sein ce fils adoptif, sur lequel il avait concentré l'impérieux besoin d'aimer,

qu'il ressentit toute sa vie. Le dernier amour du maître expira dès qu'il vit son neveu, chassé même de la ville de Vienne à cause de son inconduite, abandonner la carrière littéraire pour entrer dans l'armée autrichienne.

Il semble tout d'abord que Beethoven voulût, sans l'imiter, continuer Mozart. Les trios, œuvre premier, et la symphonie en *ut* sont écrits dans ce qu'on appelle le style mozartiste. Il ne commença à être lui absolument qu'à dater de la symphonie héroïque. On a appelé *seconde manière* le style des œuvres de cette période. Enfin, il a eu un troisième et dernier style, qui a été attaqué avec une vivacité extrême. La grande messe en *ré*, la symphonie avec chœur, les quatuors de violon (*Œuvres*, 127, 130, 131, 132, 135), dits derniers quatuors, sont de cette époque. Des critiques érudits ont prétendu que cette troisième manière se faisait remarquer par une originalité systématique, par des redites de mêmes pensées poussées à l'excès, par une pensée mélodique obscure, par une harmonie empreinte de dureté, par une affectation de formes nouvelles, etc., etc. Bettina écrivait à ce sujet : « Le savant en musique sera toujours une bûche en face du génie en musique. La science ne comprend tout au plus que ce qui existait déjà, mais non pas ce qui existera. » Et le maître, en réponse aux attaques violentes dont il était l'objet, s'écriait en se frottant les mains : « Oui, oui, ils s'étonnent et n'y comprennent rien, parce qu'ils n'ont pas trouvé cela dans le livre de la basse générale. »

Il est curieux aujourd'hui de lire ce que Baillot, dans son style le plus fleuri, écrivait alors au prince Galitzin qui venait de lui communiquer le manuscrit de l'un de ses quatuors. « Beethoven, écrit-il, vous introduit dans un nouveau monde : vous traversez des régions sauvages, vous longez des précipices, la nuit vous surprend, vous vous réveillez et vous êtes transportés dans des sites ravissants ; un paradis terrestre vous entoure, le soleil luit radieux pour vous faire contempler les magnificences de la nature. — Ce jugement, ajoute M. de Lenz, auteur russe, qui a fait sur Beethoven et ses trois styles un livre extrêmement bien fait et intéressant, porté par le plus grand violoniste du quatuor des temps passés, et qui pouvait se trouver plus d'une raison pour méconnaître une œuvre nouvelle, peut contrebalancer les préjugés que tant de personnes nourrissent contre les dernières productions de Beethoven. »

L'historique de ces derniers ouvrages peut se résumer en quelques mots : Beethoven composait une dixième symphonie dont il n'est resté que des fragments, quand le prince Galitzin, l'un de ses grands admirateurs, le

pria de lui composer des quatuors. Soit embarras d'argent, soit caprice de son imagination, Beethoven quitta tout pour se livrer à un travail dont il espérait, présume-t-on, toucher immédiatement le prix. Dans l'intervalle le prince Galitzin partit pour la guerre du Caucase. Il en résulta une cruelle déception pour Beethoven. L'intendant auquel il présenta les quatuors pour en être payé, lui répondit : « Je n'ai point d'ordre. Attendez le retour du prince. » C'était quelque temps avant la mort du maître.

Une vive polémique s'est engagée récemment à ce sujet dans la *Gazette musicale* de Berlin. Le prince Galitzin a réclamé contre l'assertion de Schindler qui prétendait que Beethoven n'avait point reçu l'argent de ce travail. Les explications fournies par le prince Galitzin tendraient à faire croire que cet argent aurait été touché et gaspillé par le neveu même de Beethoven.

Le portrait en pied de Beethoven, publié par Schlesinger, à Berlin, est le meilleur portrait connu. Il avait un extérieur étrange. Il était de taille petite plutôt que moyenne, d'une constitution ramassée et robuste. Tout en lui frappait l'attention : sa tête énorme, ses cheveux épais, son front ouvert et imposant, ses petits yeux pleins d'éclairs. Il souriait rarement, mais son sourire était incomparable. Ses mouvements étaient gauches ; il cassait à peu près invariablement toutes les choses auxquelles il touchait. On ne saurait dire combien de fois son encrier tomba dans le piano auprès duquel il travaillait. Il aimait beaucoup la danse. Ferdinand Ries, son élève, affirme même à ce sujet qu'il ne parvint jamais à danser en mesure.

En fait de manies, Beethoven eut celle des déménagements. Il loua jusqu'à quatre domiciles à la fois. Il suivait la politique, et dévorait littéralement la *Gazette d'Augsbourg*. Ses goûts étaient extrêmement simples. Il se contentait du vin du pays ou de bière, et même d'eau le plus habituellement. Il fumait une seule pipe de tabac le soir. Ses préoccupations gastronomiques portaient sur un point, le café. On ne lui connut pas d'affaires qu'il traitât avec plus d'importance. Il lui fallait soixante grains de café par tasse. Il les comptait un à un, la mesure la plus exacte pouvant faire une erreur de trois à quatre grains. Beethoven ne travaillait que jusqu'à son dîner. Il se couchait à dix heures et se levait avant le jour.

Il dînait vers une heure, faisait tous les jours, quelque temps qu'il fit, le tour de la ville, et arrivait, vers six heures, au cabaret à l'enseigne des *Deux chameaux*, près du Graben. Là, il s'asseyait devant un broc de vin

d'Ofen. Outre le français, qu'il parlait à la manière des Créoles, Beethoven savait un peu de latin et très-peu d'italien.

Il était ordinairement vêtu d'une houppelande à brandebourgs et coiffé d'un chapeau tout bossué. Préoccupé, dans ses promenades, par les voix mystérieuses qui chantaient en lui, il avait des allures si singulières et un tel cachet de grandeur sur le visage et dans les yeux, que des passants, sans le connaître, se rangeaient avec respect et le saluaient. On cite, à ce propos, un fait curieux. Il se promenait, dans les environs de Vienne, avec Goëthe, qui était venu lui rendre visite. Celui-ci, prenant pour lui tous les coups de chapeau des gens qui se croisaient avec eux, s'étonnait de l'excessive politesse des bourgeois à son égard : « Ne faites pas attention, dit simplement Beethoven, c'est moi qu'on salue. »

Beethoven avait la parfaite conscience de sa supériorité intellectuelle et de son génie. Rien ne le prouve mieux que la scène rapportée par Bettina dans une de ses lettres. Errant à travers la campagne avec ce même Goëthe, ils firent un jour la rencontre des membres de la famille impériale. Goëthe se découvrit et se rangea sur les bords de la route, avec les marques du plus profond respect. Beethoven, au contraire, le chapeau enfoncé sur la tête, continua paisiblement son chemin. Les princes vinrent au-devant de lui avec empressement et témoignèrent, par l'accueil qu'ils lui firent, de l'estime et de l'admiration qu'ils avaient pour sa personne et son génie. Dès qu'ils furent passés, il paraît que Beethoven apostropha Goëthe avec vivacité et lui reprocha amèrement son excès de politesse, lui disant que ce n'était pas aux gens de talent à courber la tête devant les princes, mais que c'était à ceux-ci à venir au-devant des gens de mérite.

Beethoven eût été aussi bien un homme extraordinaire dans toute autre carrière qu'il lui eût plu d'adopter. Ses lettres, d'un style coloré et énergique, pleines de grandes images et d'idées profondes, constatent qu'il ne comprenait pas seulement la musique. En tant que musicien, il n'a jamais existé une organisation aussi profonde, aussi mélancolique, aussi passionnée et aussi puissante. Nous ne pouvons, à ce sujet, résister au plaisir de citer un passage que nous trouvons dans une brochure d'un M. d'Ortigue. Moins que ses œuvres, il est vrai, mais mieux que sa vie, d'une simplicité extrême, cette appréciation peut nous donner l'idée de son âme et la mesure de son génie : « Voyez ce géant de l'Allemagne, dont les improvisations, nous dit-on, ont surpassé les compositions de toute la distance qui sépare le travail de l'inspiration ; cet étonnant Beethoven, ce compositeur toujours nouveau et pourtant toujours le même, capricieux,

bizarre parfois, de peur de se répéter ou de ressembler aux autres ; savant, et quand il ne le serait pas, trouvant dans les ressources de son génie comme un supplément à ce qui pourrait lui manquer ; qui devine, crée les règles, ces règles dont il se joue sans jamais les briser, et dont rien n'épuise la fécondité, n'arrête l'impétuosité ni la fougue. C'est un fleuve qui gronde dans les bornes qui le retiennent. Quelquefois il transporte notre imagination dans un monde de chimères, et là, comme Klopstock, il la plonge dans des rêveries sublimes. Cet homme extraordinaire dans la symphonie, est allé plus loin, peut-être, que Haydn et Mozart, parce que, après tout, il est naturel que, lorsqu'il ne s'écarte pas des routes qui lui sont tracées, l'esprit humain avance. »

Beethoven passa les trois dernières années de sa vie dans un isolement complet. Sa surdité était alors absolue. Rentré malade à Vienne, en décembre 1826, abandonné de son neveu, il ne dut qu'à un hasard la visite du médecin. La maladie était une inflammation de poumon. L'hydropisie suivit. Les secours de la médecine furent impuissants à le sauver. Il succomba le 26 mars 1827, à l'âge de cinquante-six ans. La sympathie générale s'éveilla alors. Un magnifique enterrement fut le témoignage de la reconnaissance de Vienne. Mais ce qui l'emporte sur la solennité de ces belles funérailles, c'est que le nom de Beethoven sera toujours cher et vénéré, tant qu'il y aura des hommes pour entendre et comprendre sa divine musique.

CHARLES BARBARA.



HISTOIRE.



VALENTI NE DE MILAN.

(Explication de l'énigme historique.)

On était en 1407, l'orage grondait et menaçait la France ; pauvre France ! que de malheurs devait lui causer la folie de son roi ! On pouvait déjà prévoir ces terribles guerres civiles qui déchirèrent le royaume et lui coûtèrent tant de sang. La discorde s'était glissée jusque dans la famille royale ; Louis, duc d'Orléans, et Jean sans Peur, duc de Bourgogne, se disputaient le pouvoir ; de leur rivalité naquirent plus tard les factions des Armagnacs et des Bourguignons.

Louis d'Orléans devait être la première victime de cette lutte criminelle. Il est inutile de retracer ici l'horrible assassinat de la rue Barbette, qui priva Charles VI d'un frère, et Valentine de Milan d'un époux. Cette princesse, fille de Jean Galéas Visconti, duc de Milan, se faisait remarquer par son esprit, sa beauté et ses vertus ; elle seule savait apporter quelque adoucissement aux souffrances morales et physiques du pauvre Charles, qui se plaisait infiniment dans la société de sa chère sœur.

Mariée, en 1399, à Louis d'Orléans, Valentine n'avait pas trouvé en lui l'affection qu'elle méritait à tant de titres. Le duc, léger, brillant, ambitieux, cherchant le plaisir, courant après le pouvoir, oubliait trop souvent la femme aimable qui eût fait son bonheur de le rendre heureux. Il tomba sous le poignard de Jean sans Peur.

Ce fut dans son château près de Blois que la duchesse reçut la fatale nouvelle. Nul ne saurait peindre sa douleur ! Elle ne songea plus aux chagrins que son époux lui avait causés, et n'eut dès lors qu'une seule pensée, se rendre à la cour, profiter d'un moment lucide de Charles VI et lui demander vengeance.

Valentine partit en effet ; elle alla porter son désespoir déchirant aux pieds de son beau-frère, qui lui promit de punir les assassins ; il l'eût fait, n'en doutons pas, si sa faible raison, égarée de nouveau, ne lui en eût ôté le pouvoir. Valentine, désespérant d'obtenir justice, quitta la capitale, abîmée de douleur, et retourna dans son manoir où elle expira l'année suivante, jeune d'âge, mais vieillie par le chagrin.

Peu de temps avant sa mort elle avait pris cette touchante devise, qui peignait si bien la tristesse de son cœur :

Plus ne m'est rien,
Rien ne m'est plus !

UNE ABONNÉE.



ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le prince français qui fut le plus honnête homme de son temps et le plus grand roi de son siècle ?





MŒURS ET COUTUMES.



LA HONGRIE ET SES HABITANTS.

UN VOYAGE AUX STEPPES.

Le touriste qui a passé du territoire autrichien sur le territoire hongrois ne rencontre pas immédiatement la partie de la Hongrie qui, sans contredit, au point de vue du costume, du langage, des mœurs et du sol, est la plus curieuse à étudier. Ce n'est guère qu'au delà de Pesth que commencent les *poustas*, c'est-à-dire ces plaines immenses, fertiles ou sablonneuses, qui constituent le pays des steppes en Hongrie; pays situé au centre de cet ancien royaume, et qui s'étend de Pesth à Debrecsin, de Szegedin à Erlau, dans un cercle de près de deux cents lieues de tour.

Cette contrée curieuse, peu connue, et qui a plus d'un point de ressemblance avec les pampas de Buenos-Ayres, est à la fois d'une sauvagerie incroyable et d'une fertilité étonnante. C'est en même temps un désert avec ses sables et ses horreurs, un pâturage avec sa fécondité et ses mille ressources : ici le mirage avec ses accidents trompeurs, là le repos avec la sécurité de l'oasis. Et par-dessus ces étendues immenses, la nuit, brillent les feux des bergers et les fanaux des marchands, les uns gardant leurs troupeaux, les autres veillant à la sûreté de leurs marchandises. Cette plaine est une image vivante de la liberté, si chère aux Hongrois. Ils y assistent, sans crainte, sans inquiétude, à des levers et à des couchers de soleil que Marilhat n'eût pas dédaignés. On a comparé les nuits des *poustas* à celles de Venise pour la sérénité et la fraîcheur. En temps d'orage, ces solitudes deviennent effrayantes, le vent y domine en maître et fait tourbillonner le sable qui aveugle le voyageur et les animaux.

C'est à travers ces plaines que, dans l'année 1526, une armée innombrable de Turcs et de Tartares poussait devant elle deux cent mille captifs; c'est sur certains points de cet immense territoire que des milliers de cavaliers délibéraient à cheval sur les destinées du pays. Souvent la guerre résultait de ces discussions orageuses, et le débat était à peine terminé qu'un nuage de poussière annonçait à la fois le départ de ces hardis cavaliers et la déclaration de guerre portée aux Turcs ou à des voisins incommodes.

Depuis dix siècles, les fils d'Arpad n'ont pas changé; ils n'ont pas quitté

leurs longues moustaches, leurs bottes et leurs éperons. Le Hongrois, berger ou laboureur, est resté soldat sur le sol conquis par ses ancêtres ; les chevaux paissent en liberté dans la plaine ; le village a toute la physionomie d'un camp, on voit qu'à la place où s'élève l'église devait se dresser autrefois la tente du chef ; le cimetière, à l'entrée du village, est ouvert comme chez les Orientaux, et les morts y sont couchés le visage tourné vers l'Orient. On sent que c'est un peuple nomade, venu de loin, qui s'est fixé là après de longues pérégrinations et d'aventureux combats.

En effet, tous les villages aujourd'hui existants ont été les haltes où se sont arrêtés, dans la conquête, des détachements de l'armée envahissante. Aussi sont-ils, en général, populeux, mais séparés par de grandes distances. Ce peuple d'agriculteurs et de soldats n'a pas élevé une seule ville, et cependant, à l'exception de Bude, capitale de la noblesse, ces villages contiennent quelquefois dix, vingt et trente mille âmes : cent chevaux y galopent à l'aise dans de larges rues sablées. Les maisons de Debreczin, qui comptait soixante mille âmes, sont en forme de tentes, et Debreczin est un véritable village.

Les paysans *magyars*, comme on les appelle en Hongrie, portent une sorte de chemise courte ou de bourgeron à manches flottantes, et aux reins ils s'ajustent un large pantalon de toile ou *gagya*, frangé à son extrémité et qui laisse sortir la botte. Ce *gagya*, serré par une courroie ou par un mouchoir, la *bunda* ou pelisse en peau de mouton, qui traîne presque à terre, le *suveg*, bonnet noir, ou le chapeau à larges bords, constituent un costume éminemment pittoresque. Les paysans riches et les petits gentilshommes portent une culotte de drap galonnée, et, par-dessus, la botte à la hussarde ; de plus, le dolman et la pelisse. C'est de là qu'on a fait dériver l'élégant costume des hussards.

L'habit de toile apporté d'Orient était adopté dès le cinquième siècle par les Huns : il est utile aux laboureurs pendant les chaleurs excessives des étés de Hongrie, de même que la pelisse leur est indispensable pendant les nuits rigoureuses de l'hiver.

L'habitude, prise aux Sarmates, de se raser la tête a cessé à l'avènement de la domination autrichienne. Les Hongrois se mirent alors à tresser et à natter leurs cheveux, coutume qui étonna fort les Français quand on vit, ainsi coiffés, les hussards appelés en France par Louis XIV. Aujourd'hui on trouve encore en Hongrie des cheveux flottants sur les épaules : quand on demande à ceux qui les portent ainsi pourquoi ils gardent cette longue chevelure : « Dieu l'a donnée, disent-ils, pourquoi la couper ? »

Les femmes sont aussi chaussées de bottes noires ou roses. Leur jupe est courte, leur corsage d'une couleur éclatante; en hiver elles s'abritent sous une pelisse de peau de mouton. Jeunes filles, elles laissent pendre leurs cheveux tressés en une seule natte; mariées, elles les réunissent sur le sommet de la tête.

Le paysan magyar est maître absolu chez lui. Il appelle fièrement *mon bien* sa chaumière et la terre qui l'entoure, l'enclos n'eût-il que dix pieds de circonférence. Il appelle sa femme et ses enfants *mes gens*. La femme, à son tour, l'appelle *monseigneur*, et ne le tutoie jamais. La maison est blanchie à certaines époques de l'année, comme cela se voit encore dans les tribus hongroises du Caucase. Le mur extérieur est presque toujours sans fenêtres, selon la coutume orientale. Deux ou trois enfants, déjà bottés et éperonnés, jouent près du foyer ou grimpent sur les sièges de bois, toujours fort élevés.

L'enfant, à quatre ans, est placé sur un cheval dont il empoigne la crinière de ses petites mains. Sitôt qu'il peut galoper sans tomber, le père lui dit : *tu es un homme*. Dès lors il grandit avec cette double idée qu'il est homme et Hongrois, c'est-à-dire cavalier et guerrier, et de plus supérieur à tous les autres peuples. A partir de ce moment, le mot *honneur* revient dans chacune de ses paroles. Il n'est ni paresseux comme le Valaque, ni avide au gain comme l'Allemand ou l'Esclavon. S'il vous a mené au galop pendant tout un relais, il vous salue poliment et vous souhaite un bon voyage, et voilà tout. Il faut quelquefois le rappeler pour lui payer sa course, jamais il ne vous tendra la main.

Maître au logis, il est doux comme les forts et ne maltraite jamais sa femme que, dans son langage oriental, il appelle souvent *ma rose* ou *mon étoile*. Vous passez dans un village, et, si vous vous arrêtez devant une maison, le maître sort, ôte son chapeau, tient sa pipe à la main et vous offre d'entrer chez lui. Au départ il vous remercie dans un discours imagé à la façon des langues de l'Asie, et vous reconduit jusqu'à l'extrémité du bourg, avec cette dignité naturelle particulière aux Orientaux.

Mélodieux et poétique, l'idiome magyar sert à merveille l'éloquence naturelle de ces hommes; l'abondance des voyelles lui donne une consonnance très-douce, en dépit de certains pluriels qui ont quelque rudesse. Cette langue, dont la syntaxe se rapproche de celle du Turc, n'a pas de patois. Le paysan la parle même plus purement que le magnat, par suite de son ignorance des langues de l'Occident qu'il ne peut prétendre à imiter. Quant à la langue latine, elle n'a jamais été adoptée que par les prêtres et

les procureurs. Cependant, il arrive fréquemment qu'on dise *Domine illustrissime* à un magnat, tandis qu'à un ecclésiastique on dira *Domine spectabilis*.

La bienveillance du paysan magyare pour l'hôte et pour l'étranger va fort loin ; et, cependant, en dépit de son élévation d'idées et de sentiments, inspirés par la seule nature, le paysan hongrois n'est jamais familier ; il est sobre de paroles. Néanmoins, comme il est franc et loyal, s'il voit en vous un ami, il s'ouvre avec sincérité. Aussi grave que le Turc, il aime cependant à danser au son de la musique nationale, ou à boire sobrement des excellents vins que produit son pays. Jeune, il est vif, plein de saillies ; marié, et chef de maison, il acquiert de la gravité. Un de nos amis, mort à Dresde des fatigues qu'il avait éprouvées pendant la dernière guerre de Hongrie, nous a raconté l'anecdote suivante ; nous ne faisons que la transcrire d'une lettre que le pauvre jeune homme nous écrivit il y a cinq ans :

« J'eus un jour pour postillon un garçon de quinze ans, dont les saillies
« me charmèrent. Il me chantait, tout en conduisant, des airs nationaux.
« Au relais suivant, vint un paysan, dont les longues moustaches annon-
« çaient un homme fait. Songeant aux chansons que je venais d'entendre,
« je le priai de me dire celles qu'il savait. A ma demande, il se retourna
« sur sa selle, toujours en galopant, et me lança un coup d'œil sans rien
« dire. J'aurais dû comprendre ce regard qui signifiait, qu'un homme qui se
« respecte n'ira pas se donner en spectacle à un étranger, comme un bohé-
« mien ambulant. Mais mon étourderie française et ma curiosité l'empor-
« tèrent : je hasardai une seconde fois ma question. Alors, il se retourna
« de nouveau, me regarda fixement quelques secondes, et dit en murmu-
« rant : *est-ce que je suis ivre ?* »

Cette dignité sied bien, d'ailleurs, à la physionomie de ces hommes dont elle accuse l'origine asiatique. Grands et musculeux, ils ont le type oriental, le nez aquilin, les moustaches noires, le visage plein et le front haut. L'expression de paysan magyar est employée ici abusivement. Ces mêmes hommes qui, à cause de leur vie de laboureurs, sont nommés paysans, sont désignés par l'administration sous le titre de gentilshommes. C'est qu'en Hongrie, chaque soldat de l'armée conquérante devint noble par suite de la conquête. Il y eut alors des francs tenanciers, et la plupart des anciens conquérants restèrent indépendants et nobles, tout en cultivant eux-mêmes leurs champs. Dans les campagnes, on rencontre des villageois aussi privilégiés que le roi. Ce sont eux qui se rendent par centaines,

par milliers, aux élections, lors de la convocation de la diète, et qui discutent, en costume de paysan, le vote à prescrire à leurs représentants.

En Hongrie, les différents métiers sont exercés par des Allemands et des juifs de passage, qui sont marchands, aubergistes, etc... Ces gens-là ne sont pas d'une probité exemplaire; mais, dans une auberge où il n'y aurait que des paysans, on ne courrait pas le risque d'être volé. Le Magyar, dégoûté par la ruse et l'avidité de ces étrangers, ne veut être que laboureur, berger ou soldat; il respecte la terre et la cultive avec orgueil. Vivant sous le gouvernement autrichien, il appelle le souverain *l'empereur allemand*; il est volontiers soldat, il obéit alors à son instinct belliqueux.

A.-L. RAVERGIE.

(*La fin au prochain numéro.*)



RÉCRÉATIONS.



LA PIA.

(Suite.)

Il y eut une agitation extrême dans le camp. Les linges furent enlevés, l'eau de la chaudière versée sur les cendres, et des chariots lourds et informes, les uns solidement fermés, les autres couverts de toile seulement, tous attelés de quelques chevaux maigres mais vigoureux, furent bientôt prêts. Les femmes des bohémiens, les enfants, les vieillards, s'entassèrent *en grondant, en criant, dans ces massifs véhicules. Les hommes quittèrent leurs armes apparentes, quelques-uns restèrent pour guider les chevaux; d'autres, par groupes, descendirent ensemble la côte. Donato et Pia montèrent ensemble dans une voiture un peu plus élégante, et toute la caravane se mit en marche. On aurait pu prendre ces hommes pour des marchands timides qui s'étaient réunis afin d'aller, avec moins de danger, de foire en foire, vendre leurs marchandises ou leurs mystérieux remèdes.*

Pourquoi Donato venait-il en France? Était-ce simplement comme un aventurier, comme un de ces condottieri qui, sortis de l'Italie, allaient dans toute l'Europe chercher les hasards des combats et les bonnes fortunes du sort, que leur habile finesse savait si merveilleusement exploiter? Non; mandé par le maréchal d'Ancre, qui l'avait connu autrefois, il venait lui

prêter l'appui de son audace et de sa ruse. Donato n'était point une nature ordinaire; nul ne connaissait son origine, et le mystère le plus épais couvrait les premières années de sa vie. Quant à la Pia, Donato l'avait toujours tenue cachée; il lui avait fait donner, dans un couvent de Pavie, une éducation bien supérieure à celle que possédaient alors les femmes de France, et, lorsque nous avons ouvert ce récit, il n'y avait que quelques jours que cette grande et belle jeune fille était apparue au milieu des soudards et des bohémiens que nous avons vus campés dans les gorges du Jura. Seulement, d'après quelques renseignements fournis par Donato, le maréchal d'Ancre avait, tout de suite, songé que la Pia pouvait être utile à ses desseins en permettant à l'aventurier de tenir à Paris une maison où les grâces de la belle étrangère ne pouvaient manquer d'attirer les jeunes seigneurs placés ainsi, sans le savoir, sous la police du rusé Italien. Pour elle, ignorant le rôle exécrable que l'on prétendait lui faire jouer, toujours fière et rêveuse, elle semblait reporter toute sa pensée sur elle-même, comme pour retrouver quelques lointains souvenirs, quelques parfums, quelques fleurs d'un passé adoré.

Avant que les bohémiens eussent atteint Paris, une transformation complète s'opéra parmi eux. Donato devint un grand seigneur italien, voyageant avec sa fille, sa maison et sa nombreuse livrée. Ce fut comme marquis que Concino-Concini le salua au Louvre, où la beauté de la Pia fut comparée, suivant le goût du temps, à tous les astres du ciel, à toutes les déesses de la vieille mythologie. Sans trouble, sans embarras, avec une convenance parfaite, elle s'était inclinée devant le roi et avait salué la cour brillante où elle entra pour la première fois. On aurait dit qu'élevée dans le commerce des palais, elle se trouvait au milieu de ses pairs.

Bientôt l'hôtel du marquis de Donato fut rempli de tous ces hommes de cape et d'épée qui cherchaient à se faire valoir et à s'élever en attaquant le favori, qui n'avait pas tardé de se brouiller en apparence avec celui que d'abord il avait présenté comme son vieil ami. L'hôtel Donato n'était que fêtes, repas, sérénades, soirées de jeu et bals le tout mêlé de trames politiques, de petits projets de révolte, et animé d'invectives violentes contre le favori du faible Louis XIII.

Parmi les hommes que la perfide habileté de Donato était parvenu à attirer à ses fêtes, on s'étonnait de voir l'austère de Plencœt. Breton et protestant, il se tenait droit et ferme devant le maréchal; mais aussi, jusqu'à cette époque, il s'était complu dans une vie retirée, en haine et en mépris d'une cour et d'une frivole noblesse qui n'avaient plus qu'un culte,

celui du plaisir. Le sire de Plencoët avait eu une existence des plus malheureuses : durant les guerres de religion, son château, alors qu'il était absent, fut enlevé; sa femme, sa fille et son jeune fils disparurent ensevelis sous les ruines du vieux manoir incendié par les catholiques. Le front du vieux soldat gardait toujours, pâle et sombre, l'empreinte de cet affreux événement. Cependant, quand il voyait passer devant lui une belle et chaste jeune fille, ou un beau gentilhomme, il les suivait d'un regard ému et semblait dire tout bas : « Ils auraient cet âge, ce front pur, et cet élégant maintien. »

Il y avait donc comme un souvenir de sa fille dans l'intérêt que le sire de Plencoët témoignait à la Pia. Du reste le caractère de Donato ne lui inspirait qu'une confiance médiocre. Plusieurs fois on l'avait sondé pour savoir s'il n'entrerait pas dans une conspiration contre le maréchal, et chaque fois il avait répondu que pour garder sa fortune, son honneur et ses vieux domaines il n'avait pas besoin de conspirer, qu'il lui suffisait de son épée et de la fidélité de ses Bretons. Du reste, il disait hautement, et à qui voulait l'entendre, qu'il comptait sur le Seigneur pour délivrer la France de l'orgueil d'un favori sans talent. Donato applaudissait à ces vigoureuses paroles, il semblait prendre un plaisir particulier à exciter l'indignation du vieux seigneur, et toujours il revenait sur la nécessité de tuer Concino-Concini, comme s'il eût voulu, peu à peu, habituer le fils de la sauvage Armorique à cette idée de meurtre et de sang. Mais le sire de Plencoët secouait la tête et, souriant à la Pia, il commençait un de ces récits de bataille « dans laquelle, disait-il avec simplicité, j'ai fait mon devoir », ou une de ces descriptions de tournois dont l'usage avait à peu près disparu.

La Pia, plusieurs fois, avait surpris dans les yeux de Donato, alors qu'il regardait le sire de Plencoët, un regard plein de haine et de colère, et elle s'était bien promis, sans savoir comment elle pourrait le faire, de protéger le vieux chevalier. Mais d'où pouvait venir la haine particulière de Donato ? elle ne le savait pas. L'Italien, nous l'avons dit, avait une âme profonde... Cependant, quelques indiscretions presque inévitables ne permettaient pas à la Pia de douter que l'amitié du maréchal d'Ancre ne s'était point retirée de l'hôtel Donato ; elle ne pouvait néanmoins deviner pourquoi on semblait chercher d'une manière si vive, si persistante, avec une provocation si affreuse, à pousser dans des projets funestes le noble Breton.

Ce mystère devait bientôt lui être cruellement révélé.

— Mais pourquoi éprouvait-elle donc un si vif intérêt pour le sire de Plencoët ? Un involontaire sentiment de tendresse la portait bien vers le

vénérable vieillard; elle l'aimait bien pour son noble caractère, pour son esprit fin et doux, mais en descendant dans son cœur la Pia trouva encore autre chose.

Le sire de Plencoët avait un neveu jeune, brillant d'esprit, mais d'un caractère froid et contenu. Il affectait par la gravité de son maintien, par la sévérité de son costume, de fronder la cour; il ne recherchait point les succès, et cependant les grandes dames se plaisaient à citer son grand air et sa courtoisie... Le baron de Retz avait toujours paru insensible; à peine avait-il échangé quelques paroles avec la Pia, et cependant, en songeant à lui, la jeune fille disait: « L'épouser serait le bonheur... Mais, malheureuse, que suis-je pour songer à une telle alliance? moi la fille perdue d'un aventurier, et lui descendant d'une vieille race, dont les antiques armoiries sont sans tache! Puis-je méconnaître ce que je suis!... » Elle versait des larmes, implorait le secours de Marie, qui console l'âme des jeunes filles; et, brave jusqu'à l'héroïsme, elle prenait la résolution de se dérober au malheur en se consacrant au service de Dieu.

Cependant, avant d'accomplir cette résolution, avant de demander au cloître la paix et le silence; inquiète et tourmentée par les secrets desseins de Donato, elle voulut veiller sur le sire de Plencoët et sur le baron de Retz. Ce dernier supportait avec moins de patience que son oncle l'insolent orgueil de Concini, et la vanité plus lourde encore de ses courtisans. Acteur terrible et heureux dans plusieurs duels contre les amis du maréchal, il était devenu l'objet de sa haine particulière. D'Ancre voulait sa perte à tout prix.

« Soit, lui avait répondu Donato, soit; mais si je vous livre le neveu, il ne faudra pas trop, monseigneur, vous préoccuper de ce que deviendra l'oncle.

- Mais qui peut te porter à vouloir la mort de ce vieil enragé de protestant?
- C'est mon secret.
- Sont-ce ses richesses que tu veux?
- Peut-être.
- Mais sa famille?...
- Hé! hé! laissez-moi faire.
- Soit, mais il me faut le baron de Retz.
- Vous l'aurez... Il faudra seulement, monseigneur, m'aider un peu, et jaire ce dont nous allons convenir. »

Cette conversation avait lieu le soir, dans le jardin de l'hôtel Donato. Les deux complices parlaient bas, ils croyaient que personne ne pouvait

les entendre; mais Pia, cachée derrière un massif de lilas, écoutait toutes leurs paroles. Muette et près de défaillir à chaque instant, elle entendit ce que nous allons rapporter.

Concini s'étant laissé tomber sur un petit banc de gazon, Donato s'assit familièrement à côté de lui : « Tenez, monseigneur, dit-il en jetant son feutre à ses pieds, il est temps que nous jouions cartes sur table, et nous nous connaissons assez pour pouvoir ne nous rien cacher...

— Parlez, Donato!...

— A bas le faux nom! je ne me nomme pas plus Donato que vous-même, je m'appelle Chambure, et suis Français.

— Que dis-tu?

— La vérité. Et je vais vous raconter une histoire qui n'est point aussi brillante que la vôtre, mais qui lui ressemble d'ailleurs, une histoire de bohémiens et d'aventuriers.

— Qu'est-ce à dire?... Vous m'insultez...

— Vous insulter... Ah! ah! ah!... Je ne puis m'empêcher de rire... Monseigneur, ne nous fâchons pas... J'ai assassiné d'après vos ordres...

— Où sont-ils ces ordres?...

— Où ils sont?

— Je n'en ai jamais donné.

— Vous croyez. Eh bien, c'est ce qui vous trompe, ils ont été entendus par un tabellion...

— Comment! tu veux rire?...

— Pas du tout, ma chambre à coucher n'est séparée que par une mince cloison d'un cabinet, et encore cette cloison est percée de mille trous... La veille du jour où vous êtes venu me prier d'assassiner ou de faire assassiner M. de Prailly, j'avais fait enlever et déposer dans mon cabinet le tabellion auquel, sous peine de mort, j'ai ordonné d'écrire tout ce qu'il entendrait.

— Et il l'a fait?...

— Et il l'a fait... »

Concini poussa un cri de rage, qui fit frémir la Pia. Donato, ou, pour l'appeler de son vrai nom, Chambure reprit :

« Parlons donc raison, je vous prie, et traitons cette affaire comme il convient à des braves gens... Je vous disais donc que je me nomme Chambure. Mon père était pauvre comme une lande; j'appris à manier une rapière et me fis gentilhomme : vous savez que ce n'est pas difficile. Je levai une compagnie franche pendant les guerres de religion, et fis d'assez

bonnes affaires. Mais le Béarnais eut le dessus, et comme il avait parfois la conscience assez étroite et que l'on me reprochait quelques peccadilles, des misères, je gagnai les Alpes, que je traversai, et devins cet excellent Donato qui a eu l'honneur de vous connaître en Italie...

— Eh bien ! continue.

— C'est fini, ou à peu près ; mais vous tenez, je le vois, à connaître le motif de l'inimitié que je porte au sire de Plencoët..., c'est qu'il me fait peur...

— A toi ? quelle plaisanterie !

— Savez-vous, monseigneur, que s'il me connaissait sous mon vrai nom, il n'aurait ni paix ni trêve qu'il ne m'eût brûlé vif, comme j'ai brûlé sa femme et son fils ?

— Quoi ! cette horrible histoire ! c'est toi qui as détruit toute cette famille...

— Toute... non...

— Comment, non ?

— Et c'est pour cela que je veux tuer le vieux.

— Mais quelle rage ?

— C'est bien simple. J'ai par faiblesse sauvé sa fille, je l'ai élevée, et il est juste que le père me paye.

— Sa fille... Mais ne viens-tu pas d'entendre un gémissement ?

— Le vent, monseigneur. Oui, une fois mort, je fais reparaitre la Pia... Elle hérite, et, ma foi, si elle veut récompenser le dévouement généreux d'un ami qui aura tant fait pour elle, elle rendra heureux mes vieux jours... Comprenez-vous à présent, monseigneur, pourquoi le sire de Plencoët doit mourir, et pourquoi vous êtes sûr que je vous débarrasserai de ce damné baron, qui tue tous vos amis ?

— Mon cher, tu es un homme de génie... Mais je ne puis pas...

— Je sais bien, je sais bien ; saluez-moi toujours comme marquis de Donato, le reste me regarde. Vous serez débarrassé de votre ennemi, et je deviendrai un véritable grand seigneur...

— Mais, malheureux, tu vas te perdre !

— Après-demain ce sera fini ; toutes mes dispositions sont prises... »

Le courage de la Pia l'avait abandonnée ; elle était tombée évanouie. Cependant, il lui sembla entendre vaguement les mots de *jardins...*, *ombrages...*, *duels*. Quand elle revint à la vie, la rosée perlait le gazon et la cime des arbres était blanche par l'aube naissante.

Brisée par la fatigue, mais soutenue par les lumières que le hasard venait de lui donner, la jeune fille se mit à réfléchir sur ce que sa position avait

de funeste. Mille fois elle s'était reproché de ne pas aimer Donato comme une fille doit aimer son père, et ce sentiment de répulsion involontaire n'était qu'un prophétique instinct; car Donato, ou plutôt Chambure, avait porté le feu dans le château du sire de Plencoët, et massacré la mère, le frère de la Pia, et, aujourd'hui, il voulait combler ses crimes par le meurtre du vieux Breton; et comme s'il eût cherché à épuiser le sang des Plencoët, il promettait d'immoler le baron de Retz à la haine de Concino Concini! La première pensée de la jeune fille fut de fuir l'hôtel maudit; mais, outre qu'elle ne connaissait pas la demeure de son véritable père, elle ne pouvait douter que les prétendus valets de Donato, jadis ses compagnons de brigandage, ne fussent chargés de la surveiller de la manière la plus étroite. Et si, par hasard, une démarche aussi grave que celle de quitter l'hôtel venait à échouer, ne livrait-elle pas, sans défense, son père et son cousin aux coups de ceux qui avaient juré leur mort? Elle-même, enfin, dans quelle position se trouverait-elle si Donato, l'entraînant loin de Paris, la reconduisait par delà les Alpes? D'un autre côté, différer, attendre, n'était-ce pas laisser aux meurtriers le loisir et l'occasion de frapper leurs victimes, ces victimes si chères et presque dévinées par son cœur?

Inquiète au moindre bruit, elle attendait et craignait, tout à la fois, la présence de Donato; elle aurait voulu le voir pour lire dans ses sombres pensées, et, d'un autre côté, elle redoutait l'examen de son regard si fin et si clairvoyant... Enfin, pour tout dire, la Pia se sentait adorée par Donato; elle savait que jamais fille de roi n'avait eu une jeunesse plus douce et plus heureuse que la sienne; elle voulait donc retrouver sa famille, son père, reprendre un rang qui souriait aux jeunes espérances de son cœur; mais aussi, elle repoussait bien loin la pensée de livrer à la mort l'homme qui lui avait donné tant de marques de dévouement et qui, en voulant frapper le sire de Plencoët, ne songeait, peut-être, qu'à lui rendre, sans se perdre, les châteaux et le blason de la noble race dont elle était sortie.

Elle était perdue dans toutes ces pensées lorsque son petit page vint la prier, de la part du marquis, de vouloir bien descendre dans la grande galerie où il l'attendait. Par l'énergie de sa volonté, refoulant alors au fond de son cœur toutes ses craintes, elle reprit la sereine beauté de son visage.

Donato accueillit la Pia avec une bonté remplie de grâce; il lui dit que la journée allait être belle et que l'hôtel, plein de musique et de joie, devait s'ouvrir à tous les gentilshommes de la cour: « J'ai craint, ajouta-t-il, que le maréchal voulût bien nous honorer de son insolente présence. Mais, Dieu merci, il n'en sera rien; tous les regards seront pour toi, ma fille

bien-aimée. Fais-toi belle pour tous, même pour certain baron; mais prends garde de ne point soulever de funestes rivalités; la jeunesse est si querelleuse... Eh bien! tu ne m'embrasses pas de bon cœur aujourd'hui?... *Ta main est froide..., serais-tu malade? tes yeux sont fatigués...* » En disant ces mots il déposa sur le front de la Pia un baiser qui la fit tressaillir... « Va te faire belle, mon enfant, ajouta-t-il, et que la richesse de ta mise me fasse honneur... »

Il était évident que l'heure de la crise approchait, il s'agissait de la conjurer : tâche difficile que celle de conjurer un péril, quand on ignore comment et à quelle heure il éclatera ! Pia éleva son âme vers Dieu... Dieu l'exaucerait-il?...

Le repas avait été annoncé pour deux heures. Les jardins se remplirent d'une foule élégante et dorée. Donato, le sourire sur les lèvres, accueillit avec grâce tous ses invités. Cachés dans les massifs du jardin, des instruments exécutaient des concerts, tandis que, sous les tonnelles de verdure, des joueurs tentaient la fortune, et d'autres seigneurs fêtaient les vieux vins du noble amphitryon. Le dîner fut gai, bruyant. On se levait de table lorsque le sire de Plencoët et le baron de Retz parurent et vinrent saluer la reine de la fête. C'était son père, son cousin qu'elle voyait !... Hélas ! un instant elle avait cependant espéré qu'ils ne paraîtraient pas dans cette fatale maison. Donato les reçut avec de vives démonstrations de plaisir, il se plaignit qu'ils ne fussent pas venus plus tôt.

« Vous savez le proverbe, dit alors, en élevant la voix, un des plus intimes de Donato, monsieur le baron ?

— Quel est-il, s'il vous plaît?...

— « Aux..., et il parut chercher l'expression..., aux derniers venus les os... »

Le front du baron se couvrit d'un nuage.

« Vous vous trompez, messire, reprit Pia, et vous outragez cette maison... Aux derniers venus l'honneur de rendre complète et heureuse une fête qui, sans eux, ne l'aurait pas été... » Et, se levant, elle offrit son bras au sire de Plencoët. Elle descendit avec lui les marches de l'escalier de marbre, et les convives les suivirent. Le baron de Retz, profitant de la foule, rejoignit le gentilhomme au proverbe...

« Vous avez, lui dit-il gravement, comte, une mémoire bien heureuse.

— N'est-ce pas ?

— Oui, un proverbe bien placé me plaît fort... Mais, comme je ne salue pas tout le monde, je ne souffre pas que tout le monde me parle...

— Qu'est-ce à dire? Est-ce une insulte?...

— Non, c'est un os que je vous laisse à ronger.

— Vous me rendrez raison.

— Quand vous voudrez.

— A l'instant. »

Le baron allait répondre, lorsque la blanche main de Pia s'appuya sur son épaule. « Baron de Retz, dit-elle, j'ai une grâce à vous demander; monsieur le comte, vous reprendrez votre conversation dans un instant... » Ils s'éloignèrent... « Vous êtes menacé de mort, murmura-t-elle; taisez-vous, laissez-moi dire, je me soutiens à peine... Quittez ces jardins, on veut vous assassiner... Au nom du Ciel, pas un geste!

— Quoi, m'assassiner?

— Pas un geste, vous dis-je, il y va de votre vie, de celle de votre oncle... Mais, vous ne voyez donc rien... Regardez comme ils nous suivent... Oui, baron, je veux cette boîte... Vous obéirez au sire de Plencoët... Je serai heureuse de la tenir de votre main... Restez chez vous... Vous savez qu'une femme n'aime pas attendre... Allez donc...; adieu...; non, au revoir!¹

Le baron s'éloigna. Le comte s'approchait, il suivait les pas de de Retz : Pia le pria de la reconduire. Persuadé que celui dont il voulait faire sa victime devait revenir bientôt, il céda, et Donato murmura tout bas à son oreille : « C'est parfait, la nuit arrive, la nuit couvre tout. » Puis, s'approchant de Pia : « Je trouve aujourd'hui quelque chose d'étrange dans l'expression de votre visage. Calmez-vous, Pia, et reposez-vous... » Elle affirma qu'elle n'était point fatiguée, et se mit à la recherche du sire de Plencoët.

La nuit commençait à étendre ses grandes ombres dans les jardins et les valets préparaient les torches, lorsque Pia parvint à rejoindre le noble Breton. Elle saisit sa main et, l'entraînant sous le massif le plus sombre, elle se jeta dans ses bras... en criant : « Je suis votre fille, votre enfant tant pleurée..., mon père! mon père!... Alors, d'une voix pleine de sanglots, elle raconta ce qu'elle avait entendu. Le vieillard étouffait ses pleurs et répétait en pleurant : « Mon Hermance! mon Hermance! »

— Oh! je ne vous quitte plus! Mais il faut fuir d'ici : ils vous tueront...

— Oh! le misérable! qu'il vienne donc t'arracher de mes bras, ô fille bien-aimée, vivant souvenir de ta mère!... Et je ne ferai pas souffrir mille morts à ce faux Italien!...

¹ Voir la charmante gravure du mois passé.

— Non, pas de vengeance. Ne m'a-t-il pas sauvée, ne m'a-t-il pas aimée?... Oh! jurez-le-moi... Faut-il vous le dire : cet homme, couvert d'un sang si cher, il a été si bon pour moi, que je ne puis me défendre de l'aimer.

— Mais ta mère...

— Vous avez raison, sire de Plencoët, dit Donato qui s'était glissé jusqu'à eux. Tenez, voici mon épée, tuez-moi.

— Infâme! infâme!

— Grâce! grâce! s'écria la jeune fille en se jetant impétueusement entre Chambure et le vieillard frémissant...

— Sire de Plencoët, j'ai pris ton château, je l'ai brûlé!

— Il ose le dire.

— Mais ce n'est pas cette main qui a immolé ta femme et ton fils... J'ai sauvé ta fille.... je l'ai aimée comme un père; je l'ai aimée au point de jouer ma vie pour parvenir à lui rendre son nom...; je l'ai aimée jusqu'à oser tous les crimes pour la faire heureuse et honorée; je voulais qu'elle m'aimât...

— Donato! Donato! murmura Pia...

— Cette tendresse, c'était ma vie...; vous pouvez me la prendre, je n'y tiens plus... Dieu a frappé ce cœur au seul point où il fût vulnérable... Mais quels que soient, sire de Plencoët, votre dessein et votre volonté, différez votre vengeance... Dans quelques heures vous recevrez toutes les preuves qui témoignent de la naissance d'Hermance de Plencoët... Retirez-vous ensemble... Adieu... adieu, Pia! adieu; ne détournez pas la tête...

— Jamais! jamais! je ne pourrai vous oublier... Mon père, mon père! pardonnez-lui... pardonnez-lui!

Le sire de Plencoët secoua la tête...

— Retirez-vous ensemble... Pasquillo!

A sa voix parut le bohémien que nous avons entrevu au commencement de ce récit : « Pasquillo, accompagne le sire de Plencoët... Adieu!... » Il s'enfuit...

Le soir même, à l'hôtel de Plencoët, un inconnu remit une cassette contenant tous les papiers promis par Donato...

Quelques années après ces événements, le sire de Plencoët mourut entouré des soins de sa fille, devenue baronne de Retz, et, presque à la même heure, un vieux moine s'éteignait à l'abbaye de Fécamp; il mourut en murmurant le nom de *Pia*; c'était Donato.

DE LA REYNIE.



MAGASIN DES DEMOISELLES

5 francs par an pour Paris, 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 1 sepia, 6 albums de musique, 14 gravures, modes 10 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies patrons grandeur naturelle, petits patrons, ouvrages à l'aiguille, et tricot, crochet, ouvrages nouveaux, rébus illustrés, planche crochet couleur, bleu, planche de petits ouvrages fantaisie en argent.

Bureaux du Journal, 51 rue Laffitte

PARIS
Ayuntamiento de Madrid

Il n'
donné
Elles s
ombra
ces en
Passer
choisir
point
pars p
faut à
pas de
d'un c
soie re
chouc
grande
large b
de lux
pas un
cheval
coups
Les
aux ba
gère q
brave
que j'a
précau
vêtem
un exc
Cett



MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9^{me} ANNÉE.

LETTRE X.

A CAMILLE.

Juillet 1853.

Il n'y a pas moyen de se plaindre du froid et de la pluie... Dieu nous a donné un soleil à faire jaunir tous les blés et à peupler toutes les plages. Elles sont bien heureuses celles de nos compagnes qui peuvent jouir des ombrages de la campagne et de la brise des mers ! Du reste, le nombre de ces enfants gâtés de la fortune doit être bien grand, car Paris est désert. Passeras-tu une partie de la saison des bains à Dieppe, à Trouville, ou choisiras-tu quelque beau site plus tranquille et plus caché ? tu ne me l'as point dit, paresseuse ! Mais, quoi qu'il en soit, écoute mes conseils et ne pars point sans prendre de sages précautions. Pour le bord de l'Océan, il faut à la fois des toilettes légères et des vêtements chauds ; la laine n'est pas de trop pour les jours brumeux ou pour les soirées. Précautionne-toi d'un costume complet de baigneuse en étoffe de laine, d'un serre-tête en soie rendue imperméable par la gutta-percha, d'une chaussure en caoutchouc et d'un ample manteau en gros lainage. Ajoute à cet équipage une grande ombrelle en toile perse, telles qu'on les fait aujourd'hui, avec un large baldaquin de même étoffe, et prends une capeline qui n'aura pas plus de luxe ; tu auras là de quoi faire face aux premières nécessités. N'oublie pas un grand nombre de chaussures, de gants, de pantalons, un habit de cheval, et tu pourras espérer avec tout cela d'échapper aux rhumes et aux coups de soleil.

Les pelisses conviennent merveilleusement pour les voyageuses qui vont aux bains de mer ; avec elles on peut porter, le jour, une toilette aussi légère qu'il plaît au soleil de l'exiger, et le soir, en prenant ce vêtement, on brave les fraîcheurs de l'Océan. Cette utilité a été tellement appréciée, que j'ai vu une charmante petite fille pour laquelle on avait eu cette sage précaution. Je vais te donner le détail très-exact de ce délicieux petit vêtement, détail dont, en ta qualité de tante, tu sauras tirer, j'en suis sûre, un excellent parti.

Cette pelisse en taffetas noir est montée à gros plis creux sur un plastron

qui, à fil droit dans le dos, s'arrondit en biais sur les épaules et sur le devant. Il est plus large sur l'épaule que derrière et sur le devant; il a 10 centimètres sur le dos, 11 sur les épaules et 6 devant. Ce petit plastron est garni autour du cou d'un ruban écossais de 4 cent. de hauteur; sur chaque épaule trois petits plis faits par ce ruban en facilitent la pose. En dessous de ce premier ruban, s'en trouve un second qui, placé sur le bord du plastron, en fait le tour. Ce second ruban est plus large que le premier de 1 cent. En bas, tout autour du vêtement règne sur le bord un ornement semblable, mais ayant 12 cent. de hauteur. Les fentes pour passer les bras sont garnies de la même manière, et, entre les fentes et le plastron, retombent des nœuds du même écossais sur les bras de l'enfant. Afin d'éviter que les rubans ne tranchent trop vivement sur le noir, on les a tous ornés de petites étoiles en velours noir, disposées de distance en distance, et de petits velours de la même couleur. Cette petite pelisse est ravissante, et la petite fille sur les épaules de laquelle je l'ai admirée la portait avec une grâce parfaite. Je ne doute pas que ce vêtement exécuté en grand, mais en ayant soin de remplacer l'écossais par un ruban d'une seule couleur, ne convint parfaitement à une jeune fille qui, avec une robe de barège à fond clair, à corsage à la vierge et à cinq volants à dispositions, aurait une toilette d'un goût parfait.

Du reste, je t'envoie ce mois-ci le modèle d'un mantelet aussi riche qu'élégant, et comme ton œil sera frappé et partant le succès plus facile, tu le préféreras, sans doute, à ma jolie pelisse, sur laquelle cependant j'appelle ton attention. Mais, pour en finir avec les pelisses, on les fait plus longues. Ainsi coupées, elles ont meilleure grace, tombent mieux et leurs plis sont plus riches. Le noir est toujours, pour ce vêtement, la couleur préférée. Les pelisses en couleur ne se portent guère qu'en voiture ou à la campagne; on en fait aussi rien qu'en dentelle, sans transparent.

J'ai vu un mantelet dont la coupe est très-élégante: il est en taffetas brodé couleur sur couleur au passé, décolleté carrément devant et derrière, à deux rangs; celui du haut forme berthe et descend carrément par devant; il a de 12 à 18 cent.; le rang de dessous dépasse de 20 à 25 cent. Ce mantelet est garni de dentelle noire.

Je t'ai parlé d'un habit de cheval au commencement de cette lettre. Les amazones se font en cachemire ou en popeline noire, verte ou bleue. Les corsages sont à basques très-longues, formant presque jupe lorsque la cavalière est en selle. Les manches sont à revers, ouvertes par le côté, avec les sous-manches blanches aussi à revers, et le col mousquetaire, bien

fermé, bien piqué, large, mais sans exagération. Les gants préférables sont en daim ; dans le chevreau la bride glisse trop. Les chapeaux se font en feutre, à bords relevés et non retroussés ; ils sont ornés d'un nœud tout simple ; on a renoncé aux plumes et on a bien fait ; car, après quelques cavalcades dans la poussière ou sous la pluie, elles devenaient affreuses.

On fait aussi des amazones en nankin, d'autres en corsage de piqué avec jupe de nankin. Cette mise, plus fraîche, sied bien dans les champs ; alors, on adopte ou la casquette ou le chapeau de paille avec de longs rubans flottants. Quelques belles campagnardes les ornent même de fleurs des champs faites en paille. Ce genre de fleurs a très-bien réussi, on le retrouve sur beaucoup de coiffures où elles font un très-joli effet, elles ont, en outre, un rare mérite pour des fleurs, elles ont de la durée.

Dans ma dernière lettre je t'avais, je crois, parlé du retour possible des chapeaux de paille d'Italie et de l'apparition des fruits : je ne m'étais point trompée ; les uns et les autres ont fait leur rentrée dans le monde, et les belles cerises sont très-goûtées. Je n'insiste pas sur les coiffures, je t'en ai tant parlé ! et d'ailleurs, il n'y a rien de nouveau. La coupe est toujours la même, la calotte très-petite et très en arrière. A propos, si tu fais faire une capeline en écru ou en toute autre étoffe, n'oublie pas que le bavolet doit en être tellement long que non-seulement ton cou, mais toutes tes épaules se trouvent préservées des atteintes du soleil. Je te préviens que c'est fort laid, mais aussi fort utile, et la mode l'admet parfaitement.

Mais en voilà assez sur ce sujet, et venons aux étoffes préférées. Ce sont les baréges, les grenadines, les mousselines de soie, les nankins, les piqués, le jaconas, la tarlatane, les taffetas, etc., etc. Ces étoffes, ou presque toutes, sont à disposition, très-chargées de dessins dans les volants qui ne font que croître et embellir, et qui se livrent à toute sorte de fantaisies. C'est ainsi qu'on les gradue de couleur de telle sorte, par exemple, que le vert sombre du volant inférieur va, de volant en volant, se déteignant par gradation, jusqu'au corsage qui est d'un vert doux et tendre comme la première feuille du printemps ; ainsi pour toutes les autres couleurs. Les corsages varient à l'infini, mais tous sont à basques longues. Le corsage de ville est, en général, montant, plissé par trois plis creux repris sur l'épaule, orné de nœuds ; la manche ample est fendue et garnie de la même façon ; on porte aussi beaucoup de corsages décolletés à la vierge, des ceintures à bouts flottants, très-larges et tombant jusqu'au dernier volant.

J'éprouve un petit sentiment de vanité avec les pailles d'Italie et les fruits. Je t'avais aussi annoncé le retour des canezous, et voilà qu'on en porte beau-

coup. On les coupe de différentes façons, tantôt entr'ouverts par devant avec de petits bouillonnés garnis de petits nœuds de rubans et à basques; tantôt fermés par derrière, avec une valenciennes de demi-hauteur, un peu froncée, formant col; et, comme toujours, dans ce moment, liberté pleine et entière pour la façon des manches.

Il y a longtemps, chère Camille, que je ne t'ai écrit une si longue lettre dans le mois de juillet, époque un peu morte pour la mode. Afin de te plaire j'ai butiné de tout côté, j'ai été aux champs, à la ville, un peu partout; et quand je voyais passer une gracieuse et belle jeune fille: « Arrêtez un instant, avais-je envie de lui dire; mon amie et ses compagnes qui attendent mes lettres sont aussi jeunes, aussi jolies que vous, mademoiselle, il faut que vous m'aidiez à les rendre heureuses en me permettant de leur raconter tous les secrets de votre élégance... » Ne va pas croire que je mendie un remerciement; est-il un plus grand bonheur que d'être agréable à de bonnes et sincères amies?

G.

OUVRAGES DIVERS.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

Coussin persan.

(N° 24.)

Ce coussin est une charmante fantaisie de tapisserie dont le dessin, quelque bien qu'il soit, ne peut donner qu'une idée très-imparfaite. On sait que les modes de notre époque ont consacré l'or et l'argent; dans leurs charmants caprices elles le sèment sur la tête en abeilles, en rubans, en fleurs, ou elles le foulent aux pieds sur de somptueux tapis, de riches coussins; celui-ci, tout à fait nouveau, est soutaché d'or et en laine de Berlin ou de Saxe, rouge, blanche et noire.

Cette broderie en tapisserie qui, au premier aspect, paraît assez compliquée, est cependant très-simple et très-facile à exécuter; elle se fait sur du canevas ordinaire (non Pénélope) du n° 24.

On commencera avant tout par jeter sur la largeur du dessin (c'est-à-dire deux quadrilles à peu près) une soutache d'or très-fine, qui traversera en dessus d'un bout à l'autre, en laissant entre chaque *jetée* deux fils de canevas d'intervalle. On comprend que ces barres ne traversent pas en dessous, ce qui ferait un double emploi de soutache; on pique son point au bout de la rangée et l'on repique l'aiguille deux fils à côté. Lorsque l'or est ainsi posé, on fera l'entourage des quadrilles ou dessins en point ordinaire croisé et en laine noire; ce point fait par-dessus la soutache devra l'assujettir et la fixer d'une façon régulière. On suivra le dessin pour la disposition du quadrille; lorsque ce travail sera fait, on couvrira par un point au passé en laine toutes les rangées de canevas restées à jour. Cette sorte de broderie se fait en travers, dans le même sens que la soutache, avec laquelle les fils se mêlent alternativement; ce point se perd de chaque côté du quadrille sous le gros point croisé de l'entourage; tous les carrés du même rang sur la hauteur se rempliront de laine rouge, ceux d'à côté sur toute la ligne en

laine blanche. Toujours le même point de passé, ce qui formera alternativement un carré noir, blanc et or, noir, rouge et or. Pour terminer et assujettir solidement la broderie on fera au milieu du quadrille les cinq points figurés par cinq lignes placées dans le sens contraire aux fils de traverse; ces cinq points, qui se font encore en dessus, comme la broderie au passé, forment un charmant quadrille. Il se fait en laine blanche dans le carré rouge, et en laine rouge dans le carré blanc.

Pour l'intelligence du dessin, assez difficile à figurer, on a dû en augmenter les proportions. Sur le canevas n° 24, que nous indiquons, le dessin paraît plus petit, et par cette raison d'un effet plus agréable.

Le coussin persan doit avoir 60 cent, de pourtour. Il se monte avec nœuds et effilés, ainsi qu'on peut le voir au n° 25.

Cette charmante fantaisie peut s'exécuter pour pelotes et poufs.



Bourse pour première communion.

(N° 23.)

Cette bourse, aussi simple qu'élégante, se fait au crochet, en cordonnet de soie blanc; c'est un point de feston par 7 mailles; le dessin en est figuré avec tant d'exactitude et l'exécution en est si facile, qu'il serait inutile d'ajouter à cela aucune explication. Les glands sont en soie blanche. Cette bourse peut se faire de toutes couleurs, avec les glands pareils ou de couleurs assorties : comme bleu et blanc, cerise et or, bleu et argent, etc. Ces deux dernières ainsi faites sont charmantes.



PATRONS.

Brassière d'enfant du premier âge.

(N° 10.)

Cette brassière se fait en jaconas, beaucoup moins longue que les petites robes dont on habillait autrefois les enfants au attente; elle atteint le même but d'une manière plus com- mode; elle ouvre derrière, en tablier. Le devant forme corsage ajusté sur le devant et orné de basques, le derrière est à pièce sur les épaules comme une blouse.

Le n° 1 est la moitié de la brassière dans ses proportions exactes, longueur et largeur; le milieu du dos est indiqué, le milieu du devant est la ligne parallèle, mais moins longue, qui descend près de la bourse au crochet. Pour tailler la brassière, on aura soin de plier son étoffe sur cette ligne, afin qu'il ne se trouve pas une couture au milieu du jupon.

Le n° 1 est placé sous le n° 2, qui est la pièce du haut; il doit se froncer sous le n° 2 dans le sens où il est placé. On reconnaîtra facilement l'entournure. La ligne qui traverse la basque et s'étend au-dessus de la bourse au crochet indique le jupon toujours du même morceau, et qui se rattache au devant de corsage n° 4, en le plaçant tel qu'il se trouve dessiné, et sur un petit poignet de 1 cent. de hauteur. Le n° 3 est une petite basque qui prend sur l'épaule et descend sur les côtés du devant de la brassière, à laquelle elle sert d'ornement. Avant de la coudre, on l'ajustera sur le devant n° 4, en posant l'une sur l'autre les deux lettres B, puis on fera joindre les lettres A, qui doivent se trouver en haut du cou. Lorsque l'on coudra les dessous de bras, on laissera dépasser en dessus le surplus de la longueur de la petite basque, que l'on fixera sur le jupon; le petit poignet sur lequel se trouve monté le devant du jupon et du corsage doit s'arrêter sous le bras, où deux bouts de jaconas ourlés, arrêtés en cet endroit, formeront ceinture et attacheront la brassière par derrière. Ces bouts se comprennent parfaitement sur le dessin.

Le n° 5 est l'autre côté du devant, le n° 6 la seconde basque, le n° 7 la deuxième pièce du

dos. Afin que l'on ne soit pas obligé de décalquer le dessin du corsage, nous l'avons fait dessiner en entier, tandis que le jupon n'est figuré que par la moitié.

Le n° 8 est la manche, qui se fronce au poignet au-dessus de la broderie qui forme garniture sur la main de l'enfant; le n° 9 est un jockey ou seconde manche qui s'ajuste sur la première et descend comme une manche pagode. Ces deux manches se taillent à fil droit.

Le bas du jupon de la brassière se termine par un large ourlet surmonté de trois petits plis, qui se continuent derrière sur toute la longueur de la jupe; la pièce du cou se ferme par deux petits boutons.

Ce corsage peut se faire également d'un seul morceau, ou rejoint au milieu du devant par un entre-deux; dans ce cas, on fera suivre cet entre-deux jusqu'au-dessus de l'ourlet du jupon, et l'on posera de chaque côté une petite valenciennes qui rabattra comme des revers.



Mantelet Montepan.

(N° 4 bis.)

Ce mantelet se compose de deux morceaux figurant un mantelet double, dont l'un beaucoup plus petit serait posé sur un plus grand. La couture du milieu du dos est en biais, le dos est à pointe très-arrondie, et se rétrécit beaucoup à l'endroit du bras où vient se perdre le haut volant qui garnit le dos du mantelet.

Le n° 1 est le grand morceau, c'est-à-dire celui de dessous; le milieu en est indiqué, et le mot *biais* rappelle que la couture doit être faite de cette façon. La lettre A est le haut, près du cou; la lettre D est le bas. Ce morceau étendu vient former les devants. Il a 1 mètre 20 cent. dans toute sa longueur. Il se trouve replié sur le dessin jusque près du n° 32.

Le n° 2 est la pièce ou morceau de dessus formant second mantelet. Cette pièce a également une couture en biais au milieu, elle s'étend sur le dos. La lettre A indique, ainsi que le premier mantelet, le haut du col. Cette pièce a peu de longueur et forme seulement le dos; elle s'arrête presque carrément à l'épaule, aux lettres B C marquées sur ladite pièce.

Le n° 3 est le dessus de l'épaule qui doit venir s'y joindre. Il est également marqué B C. On fera rapporter ces quatre lettres, ce qui formera le devant plus étroit que celui de dessous, descendant à 20 cent. moins bas que le premier.

Le n° 4 est un grand volant qui garnit le dos du mantelet et vient s'arrêter à l'échancrure, près du bras, qu'il couvre comme une sorte de manche. Ce volant, dans toute sa dimension, porte de longueur, pour la moitié du mantelet seulement, 1 mètre 40 cent. Il est replié deux fois sur le patron. Le morceau formant la pointe, replié et marqué E, est le côté du volant qui vient se perdre sur le dessus du bras. La hauteur de ce volant est de 20 cent. On met un effilé sur le bord. Il se pose à gros plis crevés au bord du dos du mantelet; les devants se garnissent de ruban à plis crevés et à tête, comme les garnitures dites à la vieille; on pose au-dessus deux rangs de galons. (Voir l'ensemble au n° 4 bis.)

Il faut pour ce mantelet 3 mètres et demi de taffetas, grande largeur.

Le mantelet Montepan, plus ample, plus sévère que les mantelets écharpe, est très-bien porté et conservera longtemps sa distinction.

On peut faire ce mantelet simple, c'est-à-dire à un seul morceau; il faut alors le tailler un peu moins grand que le morceau de dessous, et plus long que celui de dessus. On le garnit d'un double volant de taffetas recouvert de tulle noir, trois petits velours posés en long, de distance en distance sur le tulle, et bordés eux-mêmes par trois autres rangs de velours semblables posés au bord du volant, font un ornement des plus gracieux. La gravure de mode du numéro de juin donnera une idée précise de ce mantelet et de ses garnitures.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

1. Brassière d'enfant du premier âge, dessinée par moitié, dos et devant du jupon. (*Voir aux Ouvrages.*)
2. Petite pièce du haut formant le dos du corsage. Broderie au plumetis, pois, amandes et feston. (*Voir aux Ouvrages.*)
3. Ornement de la petite brassière, façon de basque. (*Voir aux Ouvrages.*)
4. Moitié du devant du corsage, plumetis assorti. (*Voir aux Ouvrages.*)
5. Seconde moitié du devant de corsage. (*Voir aux Ouvrages.*)
6. Basquine second côté. (*Voir aux Ouvrages.*)
7. Deuxième pièce de dos du corsage. (*Voir aux Ouvrages.*)
8. La manche. (*Voir aux Ouvrages.*)
9. Seconde manche ou jockey. (*Voir aux Ouvrages.*)
10. Ensemble de la brassière.
11. Entre-deux, œillets, feston. Ce dessin peut se faire à l'anglaise.
12. Entre-deux feston.
13. Col mousquetaire, broderie au plumetis, feston point de rose. Ce col se monte sur un poignet. La mode consacre en ce moment deux sortes de cols mousquetaire, l'un tel que le n° 13, et le grand mousquetaire qui tombe très-bas sur les épaules et dont nous donnerons un modèle le mois prochain.
14. Garniture de jupon. Ce dessin peut se faire au plumetis et feston, ou entièrement au feston.
15. Mouchoir, dessin riche, boule de neige, hortensia. Plumetis, gros pois, point d'armes, brides à l'échelle.
16. F. A. Plumetis, œillets.
17. C. D. Plumetis.
18. V. B. Feston.
19. Judith. Gothiques, plumetis simple, cordon.
20. G. P. Gothiques simples.
21. Rose. Plumetis ou feston.
22. Philiberte. Feston ou plumetis.
23. Bourse au crochet pour première communion. (*Voir aux Ouvrages.*)
24. Coussin persan. (*Voir aux Ouvrages.*)
25. Ensemble du coussin persan.

Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

1. Grande pièce du mantelet Montespán, dos et devant. (*Voir aux Ouvrages.*)
2. Pièce de dessus ou revers du mantelet. (*Voir aux Ouvrages.*)
3. Pièce rejoignant à l'épaule et formant le devant. (*Voir aux Ouvrages.*)
4. Grand volant, milieu du dos. (*Voir aux Ouvrages.*)
- 4 bis. Ensemble du mantelet.
5. Entre-deux, petit dessin. Il se fait au plumetis ou au feston, point de rose, œillets.
6. Alix. Genre allemand, plumetis.
7. Adilie. Plumetis fleuri.
8. Solita. Plumetis orné.
9. Isaure. Myosotis.
10. Amalia. Plumetis.
11. A. B. Pois et grains d'orge.
12. M. M.
13. H. M.
14. C. M. Gothiques, plumetis.
15. H. V. L. Plumetis à griffes.
16. L. C. Plumetis.
17. L. V. Plumetis simple.
18. P. B. Enlacées.
19. L. J. Lettres enlacées, plumetis.
20. E. J. Enlacées.
21. L. M. Id., plumetis.
22. L. B. Id.
23. A. V. Id.
24. J. C. Enlacées.
25. A. P. Feston, point de rose.
26. M. P. Feston plein.
27. B. M. Feston ou plumetis, cordon.
28. F. M. Chaîne au plumetis ou feston.
29. Dolorès. Feston dentelé.
30. A. G. Plumetis fleuri.
31. J. M. C. Trois lettres qui n'en forment qu'une seule, feston, point de rose.
32. J. J. Enlacées.
33. Agathe. Plumetis simple.



Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE JEUNE FILLE DE DIX-HUIT A VINGT ANS. Robe de mousseline de soie, fond blanc à dessins bleus; robe de dessous en soie bleue. La robe de dessus a trois volants garnis d'un ruban de gaze festonné assorti à la robe; le corsage est froncé sur l'épaule et à taille ronde. Il y a deux rangs de rubans au corsage; les manches ont trois volants, ornés du même ruban. La capote est composée d'une lame de paille de riz et d'un rang de blonde alternés; le ruban est en taffetas blanc, festonné de soie paille; le dessous est composé d'épis, de coquelicots et de bluets.

TOILETTE DE FEMME, DÉSHABILLÉ DU MATIN. Jupe de popeline sur un jupon à devant brodé. Les losanges sont garnis de ruches en ruban. La basquine est également à crevés ou losanges; elle laisse voir les broderies du corsage de dessous, qui doit être ajusté dessus. Bonnet de lingerie.

PETIT GARÇON DE TROIS A QUATRE ANS. Blouse toile écrue, le petit poignet du tour du col doit être festonné en blanc. Les ornements au-dessus de l'ourlet et la ceinture se font en lacet blanc. La manche est festonnée. Chapeau de paille.

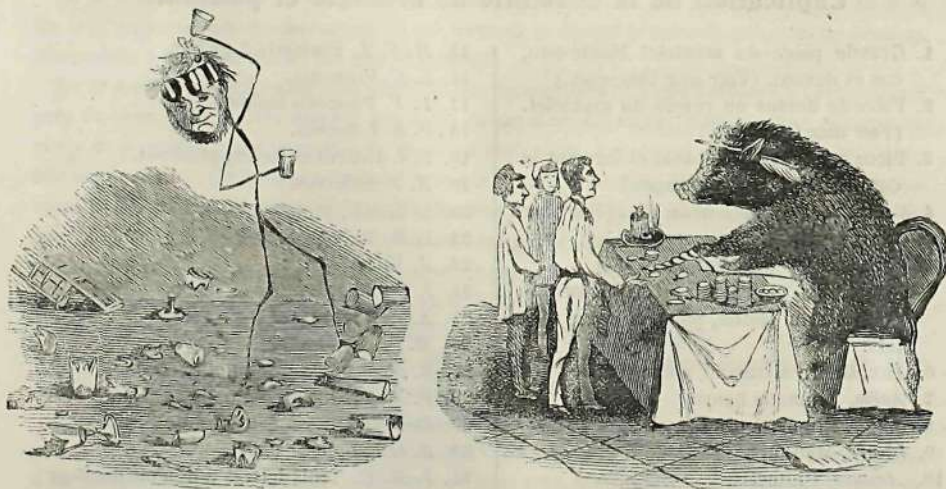


Explication du Rébus du mois de Juin.

Les couvreurs et les charpentiers ont souvent leur vie en danger.



RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.